

CRITIQUE, récital lyrique. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 4 mars 2025. « Il Teatro Sant'Angelo ». Ensemble Le Consort, Adèle CHARVET (mezzo)

L'Opéra Comédie de Montpellier, rempli à craquer, a accueilli une enfant du pays (« *C'est bon de chanter à la maison !* » s'exprimera t'elle avant d'interpréter son premier *bis* »...) : la mezzo-soprano Adèle Charvet, ici accompagnée par les musiciens de l'ensemble *Le Consort*. Le programme, centré sur l'opéra vénitien de l'époque d'Antonio Vivaldi, a transporté le public dans l'univers du Teatro Sant'Angelo, théâtre vénitien aujourd'hui disparu, mais dont l'esprit a été ravivé grâce à des œuvres tirées du CD « Teatro Sant'Angelo » publié chez Alpha Classics ([que nous avons chroniqué dans ces colonnes](#)). Vivaldi, figure centrale du concert, était représenté par cinq extraits d'opéras, souvent méconnus – tandis que **Théotime Langlois de Swarte** (violon) puis **Justin Taylor** (clavecin), les deux maîtres de cérémonie de la soirée, ont exprimé tour à tour leur enthousiasme pour ces découvertes et leur partage avec le public.

La soirée a débuté avec l'ouverture de *L'Olimpiade* de Vivaldi, mettant en valeur la sonorité riche et équilibrée de l'ensemble orchestral, dirigé avec précision par **Théotime Langlois de Swarte**. Les cordes baroques, soutenues par un *continuo* composé d'un clavecin, d'un théorbe, d'un violoncelle et d'un alto, ont créé une atmosphère envoûtante. **Justin Taylor**, au clavecin, a capturé avec *brio* l'énergie caractéristique de Vivaldi. Le programme a ensuite enchaîné avec des airs, dont le poignant « *Il mio crudele amor* » de **Michelangelo Casparini**, interprété avec une grâce et une finesse remarquables par **Adèle Charvet**. Sa voix, d'un registre mezzo chaleureux et raffiné, a su traduire avec naturel et souplesse les émotions complexes de tous ces textes exigeants.

D'autres compositeurs, moins connus mais tout aussi talentueux, comme **Giovanni Ristori** et **Fortunato Chelleri**, ont été mis à l'honneur, révélant une rhétorique musicale typique de l'époque vénitienne. La mezzo montpelliéraine, en parfaite harmonie avec les musiciens, a captivé l'auditoire par son interprétation expressive, plongeant dans les excès et les passions de cette musique baroque, avec l'engagement artistique qu'on lui connaît. Le concert s'est achevé en apothéose avec deux extraits d'*Andromeda liberata* et de *La fida ninfa*, tous deux nés sous la plume d'**Antonio Vivaldi**. En *bis*, Adèle Charvet a interprété avec une profonde émotion « *Lascia ch'io pianga* » de Haendel, un clin d'œil à l'héritage du *Drama in musica* italien, avant de reprendre le renversant « *Alma oppressa* », extrait de *La Fida Ninfa* précitée.

Ce concert a été une célébration vibrante de l'opéra vénitien, un hommage à son héritage et une invitation à redécouvrir ses joyaux oubliés.

CRITIQUE, récital lyrique. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 4 mars 2025. « Il Teatro Sant'Angelo ». Ensemble Le Consort, Adèle CHARVET (mezzo). Crédit photo © OONM

CRITIQUE, récital lyrique. MONACO, Salle Garnier, le 9 février 2025. CHAUSSON, HAHN, DUPARC, PUCCINI, KOSMA... Benjamin Bernheim (ténor) / Carrie-Ann Matheson (piano)

Un total régal, le récital de **Benjamin Bernheim**, à la **Salle Garnier** de **Monte-Carlo** ! Son concert restera l'un des bijoux de la saison monégasque. Cet artiste au timbre doré, à l'émission parfaite, à la justesse absolue, à la musicalité exemplaire, nous a transportés sur un petit nuage. Il est de ces artistes qui vous font naître le printemps en hiver. Ah si, usant sur sa notoriété, Benjamin Bernheim pouvait relancer la mode de la *Mélodie* française ! Il y a tant de bijoux à découvrir ou redécouvrir dans le répertoire de Fauré, Debussy, Duparc, Chausson ! D'autant qu'il en est un

interprète idéal.

C'est en effet ce répertoire-là que **Benjamin Bernheim** nous a chanté et avec lequel il nous a enchantés. De Chausson, ce fut le *Poème de l'amour et de la mer*, dont la musique subtile, frémissante, enchanteresse s'achève par l'émouvant *Temps des lilas*. De Reynaldo Hahn, *L'Heure exquise* – dont le titre veut tout dire. De Duparc, *L'Invitation au voyage* sur le sublime poème de Baudelaire (« *Mon enfant, ma sœur / Songe à la douceur / D'aller là-bas vivre ensemble !* ») Mais il y eut aussi des chansons de Joseph Kosma (*Les Feuilles mortes*), de Charles Trénet (*Douce France*) ou de Jacques Brel (*Quand on n'a que l'amour*) que, par sa voix, Benjamin Bernheim hissa au rang de chef d'oeuvre. D'ailleurs, ce sont des chefs d'oeuvre !

Il fallait voir Bernheim, tout simple, enjoué, fringant, s'avancant sur le devant de la scène, s'adressant au public comme s'il chantait pour des amis, sans pupitre (Il ne prit un pupitre que pour une série de *mélodies* espagnoles de Mompou, Turina, Ginastera). Ah, il y eut encore quelques *Mélodies* de Puccini qui étaient de vrais airs d'opéra et une *Romance de Nadir* extrait des *Pêcheurs de perles* et un « *Pourquoi me réveiller* » tiré de *Werther* qu'on n'oubliera pas. Et, cerise sur le gâteau, le récital fut idéalement accompagné par la pianiste **Carrie-Ann Matheson**.

Un joyau de la saison monégasque, on vous dit !

CRITIQUE, récital lyrique. MONACO, Salle Garnier, le 9 février

2025. CHAUSSON, HAHN, DUPARC, PUCCINI, KOSMA... Benjamin
Bernheim (ténor) / Carrie-Ann Matheson (piano). Crédit photo ©
Marco Borelli

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025. Récital de Nadine SIERRA. Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction)

Nadine Sierra court d'une scène prestigieuse à une autre, et est acclamée partout où elle passe, aucune fausse note dans sa progression. Tout est parfaitement maîtrisé. Sage sur toute la ligne, Nadine n'a jamais mis en péril son précieux instrument. Force est de le constater au vu de la galerie d'héroïnes qu'elle a incarnées, passant avec prudence, par gradation successive, des Musetta, Norina, Gilda, Zerlina, aux Juliette, Violetta et Lucia. La soprano américaine est revenue hier soir sur la scène de la Salle Gaveau dans un programme transversal, assez proche de l'esprit de son premier album *There's A place for us*. Devant une salle comble et un public chauffé à blanc, Nadine Sierra a de nouveau tutoyé les

cimes, nous offrant en prime un florilège de *Encores.*

Rayonnante dans une robe Dior rose aux motifs coquillages, **Nadine Sierra** se jette, comme toujours, sans se poser de questions, dans les flammes de son art, déployant une énergie virtuose, un aigu et un suraigu impériaux, un souffle long qui soutient un *legato* parfait. Elle fait une démonstration éclatante de toutes ces qualités, dès l'ouverture du programme, nous faisant l'offrande de moment de pure émotion, avec les airs de *La Rondine* de Puccini, « *Chi il bel sogno di Doretta* », et « *Depuis le jour* » de Louise de Gustave Charpentier. Elle enchaîne ensuite avec une Juliette, toujours aussi impériale. La valse « *Ah, je veux vivre* », écrite dans un registre central, permet ici d'entendre un timbre sensuel et chaud de vrai *soprano lirico*, capable toutefois de colorature étourdissantes. Dans le tragique « *Dieu, quel frisson court dans mes veines* » qu'elle nous livre en seconde partie de concert, elle n'ajoute aucun pathos superflu, aucun expressionnisme exagéré, son chant y reste parfaitement belcantiste. Et que dire de sa Violetta sur laquelle on a déjà tant écrit. Le succès paraît assuré avant même que la soprano ait émis une seule note. Avec une technique sans faille, elle aborde « *E strano... sempre libera* », comme si elle se promenait en toute décontraction dans un jardin entièrement familier. Elle enchaîne trilles et vocalises avec une agilité confondante. Le registre aigu est électrisant. Malgré son aisance évidente, Nadine Sierra démontre qu'elle sait doser ses effets, loin de la pyrotechnie vocale. Elle compose, par toute une palette de variations et de nuances, un portrait remarquable de Violetta. Elle donne ici libre court à la frivolité de la courtisane tout en laissant entrevoir déjà, par ses accents et couleurs, les affres de l'héroïne déchue. Elle sait désormais, bien mieux que jadis d'ailleurs, donner essence humaine à un personnage au-delà des perles vocales.

Cette texture de chair et de sang, on l'entend ici dans *La Traviata*, et on l'entendra également dans l'air de la folie de *Lucia di Lammermoor* en toute fin de programme.

Dans la seconde partie, l'artiste parée d'une robe fourreau noire, sertie de perles diamantées, nous amène hors des sentiers battus de l'opéra, en offrant une somptueuse interprétation de *Summertime*, mettant en lumière un registre grave qui ne manque pas de séduction. En forme de conclusion, Nadine Sierra nous livre un *scoop* : ce soir, c'est le dernier soir de sa *Lucia*... « *Why* » ? lui lance alors en chœur le public chamboulé par cette annonce. Parce qu'explique-t-elle, elle estime aujourd'hui devoir s'arrimer à un autre horizon, et laisser le personnage à d'autres, ce qui dénote la grande humilité de la chanteuse, mais aussi la conscience que son expérience est aussi un passage de relais... Mais à quel rôle rêve-t-elle désormais, elle qui a mis un point d'honneur de passer à pas feutrés, des légers aux lyriques ? Le florilège des *Encores* qui va suivre, semble nous tendre un début de réponse...

Comme à son habitude, avec la générosité qu'on lui connaît, **Nadine Sierra** nous offre une avalanche de bonus. En hommage à ses racines (et sans nul doute, à sa maman, comme à chacun de ses concerts) elle nous livre une relecture envoûtante de *Besame mucho* en duo avec un contrebassiste. Dans ce registre la soprano américaine use une fois de plus de l'alliage ensorcelant d'un grave moiré et d'un aigu étincelant pour nous mettre à genoux. Elle poursuit ces *Encores* par deux air d'opéra : l'un qu'elle porte avec le cœur et l'âme de concert en concert, « *O mio babbino caro* » extrait de *Gianni Schicchi*, et l'autre, le monologue d'une diva prénommée Floria. Et c'est donc « *Vissi d'arte* » que Nadine Sierra nous tend en bouquet-surprise. Le timbre, le grave, tiennent ici

toute leur place dans cette interprétation qui manque toutefois un tantinet de corps pour être pleinement convaincant. Mais déjà la nuance est de mise : nullement hystérique, cette diva-là est toute en frémissement d'amour et lumineuse douleur. Insatiable, Nadine Sierra ne quittera la scène qu'à 23 heures, après deux heures et demie d'un *one-woman-show* éblouissant. En maîtresse de cérémonie, elle a dispensé une leçon de chant qui a, comme toujours, fait chavirer le public et conduit l'**Orchestre Lamoureux**, sous la direction d'**Adrien Perruchon**, à donner le meilleur de lui-même.



CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025.
Récital de Nadine SIERRA. Orchestre Lamoureux, Adrien

Perruchon (direction). Toutes les photos © Jean-Yves Grandin

VIDEO : Nadine Sierra interprète l'air « *Ah, je veux vivre* » extrait de « Roméo et Juliette » de Charles Gounod

CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 26 janvier 2025. VIVALDI / PERGOLESI : Stabat Mater. Paul Figuier (contre-ténor), Bruno de Sa (sopraniste), Ensemble Les Accents, Thibaut Noally (direction)

Désormais bien ancrée dans le paysage de la cité des Papes, l'Association Musique Baroque en Avignon, toujours ardemment dirigée par son fondateur **Robert Dewulf**, ne propose pas moins de [7 concerts de prestige](#) lors de cette 25ème édition, dans les lieux les plus emblématiques de la ville.

En ce dimanche 26 janvier, ce n'est non pas l'une des innombrables églises et chapelles de la Cité papale qui a été retenue, mais l'Opéra de la ville, et pour cause, les quelque 700 places de l'institution provençale étaient toutes occupées !

Il faut dire que l'affiche avait de quoi faire saliver, avec la venue de Thibault Noally et de son ensemble Les Accents, pour servir d'écrin aux deux superbes voix du contre-ténor français Paul Figuiet et du soprano brésilien Bruno de Sa.

Et le programme n'a certainement pas été étranger non plus au succès remporté par la billetterie, car ces deux "tubes" de la musique baroque que sont les *Stabat Mater* de Pergolèse et de Vivaldi font toujours se déplacer les mélomanes. Celui de Vivaldi, écrit pour voix solo, échoit au jeune et brillant contre-ténor Paul Figuiet, [applaudi dernièrement au Festival d'Ambronay](#). La précoce étendue de ses moyens techniques le portent vers une certaine esthétisation du chant doloriste, aussi bien que jubilatoire, sans pour autant s'en tenir à des artifices vocaux affectés. C'est un chant vécu dans l'évidence et depuis l'intérieur, avec la conviction que l'univers vivaldien dépasse le simple objet décoratif. L'éclat et la vigueur du « *Nunc Jubilate* » sont d'abord chez le jeune chanteur au service d'un jaillissement autant que d'une plénitude spirituelle. Les qualités objectives du phrasé lui suffisent pour s'assurer une fluidité, une justesse et une conviction de ton toujours fascinantes. Et après l'exécution d'un des multiples concertos du Prêtre roux, interprété avec l'énergie communicative habituelle de Noally et son ensemble, c'est au tour de Bruno de Sa d'ensorceler le public par sa rare voix de soprano et sa pyrotechnie associée, dans l'aria vivaldienne "*In Furore Iustissimae*", une œuvre en quatre parties contrastées : une *aria* agitée, un bref

récitatif suppliant, une seconde *aria* de remerciements sincères, et un *Alleluia* conclusif. Sa tessiture ne cesse de surprendre par sa hauteur d'émission, l'aspect planant dans la manière de prendre les sons, avec un timbre qui s'approche de manière impressionnante de celui d'une soprano, teinté de couleurs rondes et chaudes, tout en étant doté d'un volume impressionnant. Il réussit ici à varier à l'envi le son qu'il parvient à enfler et à faire diminuer sans effort apparent, pour la plus grande joie d'un public fasciné.

Tout aussi populaire que les œuvres l'ayant précédées, le *Stabat Mater* de Pergolèse permet ensuite aux deux interprètes de délivrer naturellement la version réduite pour deux violons, un alto, un violoncelle et une basse. **Thibault Noally** respecte le caractère galant de l'ouvrage, soutenu par un ensemble instrumental léger et savoureux, fort d'un jeu délié et de sonorités claires, rendant l'écrin de l'Opéra avignonnais presque intimiste. Du côté des deux voix, leur mariage exprime une agréable harmonie, bien que différentes, et le dessin des lignes mélodiques respirent ici le naturel. Ils font assaut de virtuosité dans l'*Alleluia* conclusif, et obtiennent un légitime triomphe, sans que nous sachions si l'enthousiaste public leur a arraché des *bis*, des contraintes ferroviaires nous ayant obligé à quitter la salle à l'issue du dernier ouvrage inscrit au programme...

CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 26 janvier 2025. VIVALDI / PERGOLESI : Stabat Mater. Paul Figuiet (contre-ténor), Bruno de Sa (sopraniste), Ensemble Les Accents, Thibaut Noally (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Paul Figuiet chante « *In darkness let me dwell* » de John Dowland

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024. Récital d'Andreas Scholl

Andreas Scholl était de retour à la Salle Gaveau, hier soir, dans un programme de cantates, comme toujours judicieusement conçu, exigeant tout à la fois un chant élégiaque, introverti, suspendu, et, à l'opposé, vaillance, et mordant. On attendait donc beaucoup de cette soirée et ce d'autant plus que le contre-ténor partageait la scène avec la flûtiste Dorothee Oberlinger qui ne cesse de démontrer qu'elle est la meilleure spécialiste de son instrument. Depuis leur disque lumineux « *Small gifts* » consacré à J. S Bach, les deux artistes ont tissé des liens étroits dont l'essence profonde est à l'évidence le plaisir de faire de la musique ensemble. A cette affinité élective s'est joint le clavecin inspiré de Olga Watts. Cette soirée fut donc une affaire de fins

musiciens dont la virtuosité a été l'écrin précieux d'un chant souverain.

En dépit de quelques résidus persistants d'une grippe récente qui se sont fait légèrement entendre, Andreas Scholl a montré, une fois de plus, toute la pureté de l'émission de sa voix et la qualité de sa projection. Plus encore que par l'aisance et l'élégance des vocalises de « *Da Tuoi Lumi* » de **Caldara**, on est capturé d'emblée par les sons filés et la grâce du contre-ténor dans la force méditative de la cantate « *Nel dolce tempo* » de **Haendel**. Et surtout, on ne s'est jamais lassé d'admirer, tout au long de la soirée, la beauté du timbre, notamment dans les airs « *Pastorella co' bei lumi erbe e fiori* » et « *Senti di te, ben mio* ». Rare est cette voix d'une élégance subtile, savant équilibre entre naturelle aisance et maîtrise technique. Elle nous a fait, en effet, souvent l'offrande, au fil du programme, d'une parenthèse en apesanteur traduisant toute la pudeur et l'intensité de l'émotion contenue du contre-ténor dans une gamme de teintes raffinées, comme dans le récitatif « *Troppo nobile ardor m'accese il seno* » de l'aria « *Vaghe Luci* » de Caldara.



Le morceau de bravoure qu'est la cantate « *Mi palpita il cor* » de **Haendel**, a été également au cœur de ce récital. Andreas Scholl s'est joué ici de toutes les difficultés vocales par une diction claire et une riche ornementation. Dans les récitatifs « *Tormento e gelosia* » et « *Clori, di te mi lagno* », le chanteur a su animer la moindre phrase par un engagement total. Dans l'air « *Se un di m'adora la mia crudele* », on a pu pleinement

apprécier dans cette interprétation habitée, les *legati* et *crescendi*, distillés dans un chant débarrassé de toute fioriture inutile. Car contrairement à certains contre-ténors, Andreas Scholl ne s'adonne ni au maniérisme, ni à la pyrotechnie vocale. L'artiste fait montre d'une virtuosité jamais ostentatoire, au service constant de l'expression et de la musique. Dans cette aisance naturelle sans effets inutiles, le contre-ténor a été en tout point rejoint par Olga Watts, au touché nerveux et énergique, dans *La Chacone pour clavecin solo* de Bach, extraite de sa *Partita n°2 BWV 1004*, et plus encore par Dorothee Oberlinger dont l'interprétation de *La Follia* et de *La Sonate en fa majeur* de **Corelli** a été suprême de bout en bout.

En guise de conclusion à ce récital, Andreas Scholl, et ses deux complices, nous ont fait l'offrande, de l'air « *Il n'est point de bergère* » tiré de *La Pastorelle en Musique* de **Telemann**, dans lequel le contre-ténor, abandonnant momentanément la voix de tête pour une tonalité grave de baryton, détonante mais au combien suave, a suscité les rires d'un public conquis. Avec une telle synergie, les trois artistes ont tenu l'auditoire à distance du froid de l'hiver en attisant le feu des couleurs d'un printemps à venir.

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024.
Récital d'Andreas Scholl. Crédit Photographique (c) Brigitte Maroillat et Droits Réservés

VIDEO : Andreas Scholl chante la largo « *Ombra mai fu* » extrait de *Serse* de Haendel

**CRITIQUE, récital lyrique.
GSTAAD NEW YEAR MUSIC
FESTIVAL, Eglise de
Rougemont, le 3 janvier 2024.
Lise Davidsen (soprano),
Freddie De Tommaso (ténor),
James Baillieu (piano)**

Après [le formidable concert donné par Sonya Yoncheva la veille](#), celui prévu avec la soprano norvégienne Lise Davidsen et le ténor italo-britannique Freddie De Tommaso s'annonçait comme l'un des temps forts du Gstaad New Year Music Festival... Las, malgré de très beaux moments, la magie n'a pas opéré et la soirée a laissé plus d'un spectateur sur sa faim (dont votre serviteur), notamment quant à la prestation du second... Mais que s'est-il passé ?...

Pour commencer, pour "convenance personnelle" (ou plutôt caprices de Diva...), le programme prévu a été réduit au tiers, 5 airs ou duos passant ainsi à la trappe, la soirée n'excédant

pas une heure de chant contre les 1h30 prévu... Mais le principal hiatus du concert a surtout résidé dans l'exiguïté de la minuscule **Église de Rougemont**, où il se tenait, avec sa capacité d'un grosse centaine de personnes... et dans laquelle la voix de **Lise Davidsen**, peut-être la plus puissante voix de notre temps, qui remplit avec aisance les vastes vaisseaux que sont le Metropolitan Opera de New-York ou l'Opéra Bastille, s'est ici transformée en brise-tympan !... Et ce dès le "*Dich teure Halle*" d'ouverture (tiré de *Tannhäuser* de Wagner) qui – pour impressionnant qu'il fût -, nous a plus sûrement "raidì" plus que transporté... Par extraordinaire, elle convainc mieux dans les airs plus nuancés comme le "*Vissi d'arte*" puccinien ou le "*Ritorna vincitor*" verdien, dans lesquels elle parvient à plier ses énormes moyens aux exigences de ces deux arias, et dans lesquels nos oreilles au moins ne furent pas agressées ! Et, surtout, elle parvient à émouvoir dans les deux Lieder de son compatriote Edvard Grieg (*Sechs Lieder* op. 48 N°5. *Zur Rosenzeit* et N°6. *Ein Traum*), en distillant de bien beaux *pianissimi*, autant qu'une voix de ce format en est capable...

Et qu'est-il arrivé à son partenaire du soir, le formidable **Freddie De Tommaso** qui débute la soirée comme s'il marchait sur des œufs, avec de récurrents problèmes techniques qu'un chanteur de sa trempe ne devrait pas souffrir ?... A-t-il été contrarié par l'étroitesse des lieux, s'est-il senti écrasé par sa partenaire qui a fait fi du problème, ou était-il tout simplement indisposé ?... Après un "*Celeste Aïda*" hurlé plus que chanté (malgré un fabuleux *diminuendo*, il faut bien l'avouer et rendre à César...), il convainc mieux dans l'aria de Francesco Cilea "*E la solita storia del pastore*", délivrée avec plus de mesure et de contenance, et des allègements bienvenus. Mais le naturel revient au galop dans l'air de Mario "*Recondita armonia*", avec en plus des aigus serrés et un condamnable manque de finesse. Il se ressaisit avec un "*Core'ingrato*" napolitain mieux maîtrisé et savamment dosé,

tandis que sa partenaire lui emboîte le pas avec le délicieux « *I could have danced all night* » extrait de *My fair Lady* de Lowe. Habitué à chanter ensemble, il ne font qu'une bouchée ensuite du dernier air de la soirée, le même « *Lippen Schweigen* » (extrait de la *Veuve joyeuse* de Lehar) qui avait clôturé l'autrement convaincant duo réunissant, [quelques jours plus tôt, Elina Garanca et Jonathan Tetelman](#)...

Au final, le moment le plus touchant et musical de la soirée aura été l'*Impromptu en la bémol majeur* op. 142/2 de Schubert, interprété par l'accompagnateur des deux stars, l'excellent pianiste sud-africain **James Baillieu** – qui nous livre nous un Schubert de chair et de sang, d'amour et de tristesse, de passion et de désespoir glacé. Le piano solo semble bien mieux convenir au délicat écrin qu'est l'Eglise de Rougemont...

CRITIQUE, récital lyrique. 19ème GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Rougemont, le 3 janvier 2024. Lise Davidsen (soprano), Freddie De Tommaso (ténor), James Baillieu (piano). Toutes les photos © Patrizia Dietzi

VIDEO : Lise Davidsen et Freddie De Tommaso chantent l'air « *Lippen Schweigen* » (extrait de la *Veuve joyeuse* de Franz Lehar)

**CRITIQUE, récital lyrique.
GSTAAD NEW YEAR MUSIC
FESTIVAL, Eglise de Saanen,
le 2 janvier 2024. Sonya
Yoncheva (soprano), Orchestre
de l'Opéra Royal de
Versailles, Stefan Plewniak
(direction)**

C'est une véritable pluie de stars du chant lyrique qui s'abat lors de cette 19ème édition du Gstaad New Year Music Festival, et après [Rosa Feola en ouverture de festival, le 27 décembre](#), puis [le duo explosif formé par Jonathan Tetelman et Elina Garanca le lendemain](#), c'était au tour de Sonya Yoncheva de briller, en ce jeudi 2 janvier, accompagnée par rien moins que l'Orchestre de l'Opéra Royal de

Versailles (et cinq membres du Choeur de l'Opéra Royal), dans la charmante Eglise de Saanen. Chef "chouchou" de la formation versaillaise, c'est le polonais Stefan Plewniak qui est aux commandes, dans un programme consacré à Noël, donné quelques jours plus tôt à la Chapelle Royale du Château de Versailles.

C'est le chœur versaillais, aussi brillant qu'homogène, qui ouvre les festivités avec le chant traditionnel "*Hymn to the joy*", avant que la diva arrive, du fond de la nef, dans une superbe robe couleur rouge passion. Et c'est avec deux arias extrait du Messie de Haendel (« *I Know That My Redeemer Liveth* » et « *For unto us a child is born* »), revenant à ses premières amours de la musique baroque. La soprano bulgare y distille tout ce qui fait l'essence de sa voix : un timbre pulpeux et volumineux, des aigus aussi vaillants que des graves sonores, un *legato* parfait, un souffle aussi maîtrisé qu'il paraît infini, une palette de couleurs d'une richesse inouïe, et cette émotion à fleur de peau qui est sa principale qualité.



On change d'époque avec le "*Repentir*" extrait de la *Messe de Sainte Cécile* de Charles Gounod, car la musique de l'âge romantique et celle de la fin du 19e lui siéent à merveille, avec un juste dosage entre ferveur et piété, lyrisme et humilité. Des qualités que l'on retrouve dans "*Il Sogno*" de Puccini, que le compositeur italien reprendra quelques années plus tard dans son opéra *La Rondine*, et plus encore dans l'"*Ave Maria*" extrait de *Cavalleria*

Rusticana de Mascagni, introduit par les cinq choristes, et dans lequel la voix de la soprano rayonne d'une infinie grâce. Le fameux *Intermezzo* (tiré du même ouvrage) permet d'apprécier la battue toujours nerveuse, mais sensible, de **Stefan Plewniak** – et l'excellence de ses 12 musiciens, qui exécutent un *Concerto pour la nuit de Noël* op. 6 n°8, puis le céléberrissime *Canon* de Pachelbel, qui leur permettent de faire montre de toute leur musicalité et virtuosité. L'un d'entre eux étant natif du Honduras, Sonya Yoncheva lui dédie le "*Arru, Arrurru*", chant traditionnel de ce pays (auquel se mêle le chœur,) qui vient apporter une touche "exotique" à la soirée. Le chœur accompagne également la chanteuse dans le rare « *Pie Jesu* » d'Andrew Lloyd Weber, qu'elle interprète en duo avec **Natalia Kawalek** (l'épouse du chef !), les deux timbres se complétant à merveille, tandis que le "*White Christmas*" d'Irving Berlin qui suit apporte une touche supplémentaire de tradition... de même que le fameux et inévitable "*Stille Nacht*" de Joseph Mohr :

Et c'est le magnifique "*Ave Maria*" de Franz Schubert que l'ensemble des artistes chante en guise de *bis*, qui suscite de vives acclamations et chauds applaudissements dans une Eglise de Saanen pleine à craquer et surchauffée... tandis qu'il fait – 10 degrés à l'extérieur...

CRITIQUE, récital lyrique. GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Saanen, le 2 janvier 2024. Sonya Yoncheva (soprano), Orchestre de l'Opéra Royal de Versailles, Stefan Plewniak (direction). Toutes les photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Sonya Yoncheva chante « *Still nacht* » à Versailles

CRITIQUE, récital. GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Saanen, le 28 déc 2024. Récital lyrique Elina Garanca, Jonathan Tetelman... aïrs et duos de Verdi, Mascagni, Bellini, Lehar...

Le GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL ne

cesse d'impressionner : il est devenu en quelques années la destination clé pour tout amateur d'opéras, pour tout amoureux des grandes voix et des grands interprètes. De quoi s'élever encore et toujours, à l'image des cimes enneigées qui surplombent les paysages alpestres locaux.

Après un premier récital lyrique des plus convaincants, donné la veille ([Rosa FEOLA, 27 déc](#)), en ouverture de cette 19^e édition, voici le premier volet des soirées dédiées aux duos de choc. Et quel duo ! Pour se chauffer, les deux solistes qui sont sur la scène des interprètes particulièrement investis, affirment d'emblée, chacun, un tempérament dramatique, très en situation, prolongement naturel de leur expérience scénique qui n'est plus à prouver ; ce sont deux incarnations d'abord verdiennes, immédiates et intenses, qui annoncent la couleur et qui font de l'église de Saanen, le temps du programme, une scène lyrique particulièrement percutante. En particulier vériste. Photos : © Patricia Dietzi / 19^{ème} Gstaad New Year Music Festival 2024-2025.

D'abord place à la prima donna de ce soir : la mezzo **ELINA GARANCA**. Présence volcanique, regard affirmé, la diva chante l'implacable ambition de Lady Macbeth [« La luce langue »] ; portait vocal d'une ambitieuse devenue criminelle et déjà reine, prête à tout pour satisfaire son obsession du pouvoir et qui n'hésite pas à morigéner son époux s'il ne s'exécute pas. Intense, ardente, l'actrice brûle la scène grâce à une caractérisation vocale remarquable, aussi nuancée que

percutante. C'est le cerveau du couple Macbeth : démoniaque, habitée, et comme possédée par la pensée du personnage, sa Lady Macbeth, affirme une aisance dramatique doublée d'un chant puissant et velouté, d'une somptuosité naturelle qui captive. Puis stylé et tout autant investi, son partenaire, le ténor vedette **JONATHAN TETELMAN**, affirme dans « Quando le sere al placido », des aigus ardents pour l'invocation de Rodolfo, âme tragique et noire, dévastée, éperdue telle que l'a conçu Schiller, dans son ouvrage source : Luisa Miller. Le Rodolfo de Jonathan Tetelman a cette vaillance, l'énergie et ce fruité vocal proche d'un Corelli ; ce qui fonde tout l'attrait actuel de ses Verdi, Puccini, sans omettre ses rôles véristes.

Bellini les réunit dans le premier duo ; certes engagé mais pour nous le moins convaincant, plus enclin au volume sonore qu'à la ciselure d'un belcanto idéalement nuancé. Cependant la tension et l'urgence de la situation l'exige car ici, le romain Pollione, vaillant, vainqueur, décidé à quitter Norma (dont le fameux Casta diva nous a été remarquablement offert par Rosa Feola la veille à Rougemont), entend séduire définitivement Adalgisa et l'emmener avec elle à Rome.

La meilleure séquence en justesse dramatique et intonation demeure la série des 3 extraits de **Cavalleria Rusticana** qui convoque dans tout son réalisme psychologique, le théâtre tragique, éruptif de Mascagni.



Jonathan Tetelman / Frédéric Chaslin / Elina Garanča photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2024-2025

D'abord, Jonathan Tetelman affirme un **Turridu** éperdu, enflammé, d'emblée, incandescent. Aigus pleins, ardents, portés par une énergie continue, irradiante ; puis « la Garanča » n'a rien à lui envier bien au contraire : sa **Santuzza** est exceptionnelle, en expressivité, sensualité, abattage textuel. La diva ne force en rien tant son incarnation demeure de bout en bout évidente, déployant peu à peu la rage amoureuse, l'ampleur du sentiment de trahison dont elle est la victime, à la fois impérieuse et inconsolable.

Son intensité tragique s'avère bouleversante jusque dans ses imprécations finales bientôt criminelles... La diva exprime avec un tempérament impérial sa lave implacable qu'inspire l'immensité de son amour trahi ; la puissance de l'incarnation est d'autant plus convaincante que son chant déploie une volupté jamais tendue ; c'est une rage caressante dont la réussite fait rappeler son Eboli écoutée applaudie sur la scène de Bastille.

Tout en savourant chaque tirade d'un texte remarquablement

vécu, l'auditeur se délecte de couleurs vocales aussi séduisantes, d'harmoniques aussi riches, d'un médium aussi large et coloré. Sans omettre des aiguës déchirants et eux aussi, toujours magnifiquement timbrés. Leur duo, entre rage et outrage (« Tu qui, Santuzza?... ah ! Lo vedi ») confirme les affinités irrésistibles des deux acteurs chez Mascagni. Leur confrontation demeure mémorable.

Changement de ton et de langue, (passant de l'italien à l'allemand), voici pour la 3e et ultime séquence, 3 airs d'ouvrages signés **Franz Lehar**. Elina Garanca déploie un tout autre registre entre coquetterie royale et légèreté feinte ; son Ilona [**Zigeunerliebe**] est altère et facétieuse ; d'une noblesse de ton souveraine avant la seconde partie de son air, qui emprunte au folklore hongrois le plus échevelé.

Jonathan Tetelman se montre tout aussi convaincant en ardent séducteur dans l'air d'Octavio [**Giuditta**] et les deux concluent en complicité et élégance le récital par le duo fameux extrait de **La Veuve Joyeuse [Die lustige Witwe]**, « **Lippen schweigen** » qui fusionne deux cœurs fiers et racés, ceux d'Hannah et de Danilo, enfin reconnectés. D'une suavité complice, en partage, les deux chanteurs déploient leur passion accordée, grandissante, des plus enivrées, qu'une première idylle avait rapprochés et que l'action finale réunit définitivement dans l'un des duos les plus fameux du genre opérette viennoise.



Jonathan Tetelman / Elina Garanča

photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2023-2024

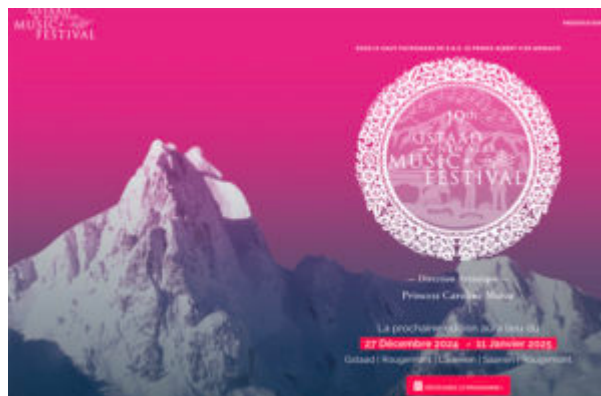
Récital généreux, percutant, magistral. Voilà qui souligne la très haute tenue du Gstaad New Year music festival, où décidément les plus grandes voix lyriques du moment aiment à déployer leurs qualités les plus enivrantes.

CRITIQUE, récital. GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Saanen, le

28 déc 2024. Récital lyrique
Elina Garanca, Jonathan
Tetelman... airs et duos de Verdi,
Mascagni, Bellini, Lehar...
Frédéric Chaslin, piano. 19ème
GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL,
jusqu'au 11 janvier 2025.

[https://www.classiquenews.com/gs](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)

[taad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)
[decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)
[garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)
[kuronu/](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)



approfondir : présentation

LIRE aussi notre **présentation annonce du 19è GSTAAD NEW YEAR
MUSIC FESTIVAL 2024-2025 :**

[https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-mu-](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)
[sic-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)
[jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)
[lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/](https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/)

CRITIQUE, récital. GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL, Eglise de Rougemont, le 27 déc 2024. Récital lyrique de ROSA FEOLA. Iain Burnside, piano. Rossini, Bellini, Puccini, Verdi...

Situé dans les Alpes Vaudoises entre les régions de Gruyère et Gstaad, le Pays-d'Enhaut constitue une destination riche en découvertes : patrimoniales, écologiques, gastronomiques et... désormais culturelles précisément lyriques et chambristes comme le confirme d'édition en édition, le très convaincant Gstaad New Year music Festival.

On ne saurait suffisamment souligner la justesse de la **Princesse Caroline Murat**, directrice artistique, qui sait chaque année surprendre et enchainer grâce aux interprètes ainsi invités. Superbe récital que le concert d'ouverture de cette 19ème édition dans **l'Eglise de Rougemont**, pleine à craquer ; le ton est déjà donné dès ce démarrage grâce au

tempérament entier, franc, immédiat de la soprano italienne **ROSA FEOLA**... La cantatrice vient de chanter Gilda à l'Opéra de Paris [1er-24 décembre 2024 / Rigoletto dans la mise en scène de Paul Guth]. Les spectateurs la retrouvent ainsi dans un cadre intimiste et enneigé, d'autant plus que l'église de Rougemont s'avère bénéfique : son acoustique même réverbérée ne dilue pas le relief spécifique du chant ni les détails du jeu pianistique. Photos :© Patricia Dietzi / 19ème Gstaad New Year Music Festival 2024-2025

Très à son aise, la diva italienne occupe tout l'espace, suggère la situation dramatique dans des attitudes très justes. Rosa Feola affirme un tempérament audacieux ; se révèle chez elle une sensibilité vocale taillée pour la prière éperdue comme la facétie conquérante... C'est tout le propos des 3 pièces du début qui jouent de l'art de la suggestion et du faussement badin : « *La Regata veneziana* » d'un **Rossini**, à la fois mordant et séduisant, d'une suavité tendre, jamais superficielle. Outre la beauté séduisante du timbre s'affirme une gestion du souffle admirable et ce soin particulier réservé à chaque dernière note, soutenue, portée au-delà de l'habituel.

Sa **Mimi** inaugure une série d'incarnations lyriques de plus en plus convaincantes ; elle ne manque ni de charme ni de juvénile candeur, et a toutes les qualités d'une jeune femme qui s'ouvre à l'amour, à sa première rencontre avec le poète Rodolfo. Rosa Feola exprime avec justesse la naissance du sentiment amoureux. Belle volubilité qui fait passer ensuite à la dignité conquérante de la **Semiramide** de Rossini dont « *Bel Raggio lusighier* » démontre agilité et caractère, couleurs et puissance dans un style plus aristocratique, plus altier et fier, mais d'une égale tendresse.



Iain Burnside / Rosa Feola

photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2024_2025

Là encore, la cantatrice affirme ce chant viscéral qui semble traverser tout son corps, réalisant alors une vocalité des plus ardentes, sincère, organique, superbement habitée.

Après un bref intermède – où son complice, le pianiste **Iain Burnside**, brille par sa fluidité suggestive (« Improvisation », extrait des 10 pièces pittoresques n°8 d'Emmanuel Chabrier), voici les « Tre pezzi » opus 84 du moins connu **Giuseppe Martucci** ; la séquence permet de mesurer toute l'onctuosité expressive de la chanteuse entre ferveur et élévation, avec une justesse troublante de l'intonation dans la pièce centrale (« Pianto antico »), exprimant cette douleur ciselée, sur le souffle, auquel succède l'intériorité comme blessée de « Nevicata », ultime volet, entre gravitas et

souplesse, d'un triptyque ainsi particulièrement convaincant.

En français, l'air de Lia « **Azaël, pourquoi m'as tu quittée?** » de la cantate pour le Prix de Rome, « L'Enfant prodigue », révèle avec plus d'évidence encore, la somptuosité du timbre au service d'une sensibilité passionnée. Rosa Feola souligne combien le jeune **Debussy** n'a rien à envier à Massenet. Puis, la diva captive en souffle et nuances, dans deux airs qui exigent autant d'intériorité que de technique vocale : « **Casta diva** », suspendu et respirations très justes là encore ; puis « **E strano !** » qui convoque une Traviata touchante par sa vérité émotionnelle : puissance, intensité, nuances. Rien ne manque au *belcanto* de Rosa Feola. La diva régale l'auditoire réuni à Rougement en chantant en bis final, une chanson italienne, claire référence à ses attaches personnelles pour le répertoire napolitain. La cantatrice italienne ouvre de bien belle façon le Festival concocté par la princesse Caroline Murat. De nombreux autres événements lyriques attendent les festivaliers au Pays d'En-Haut, [jusqu'au 11 janvier 2025](#).

VIDÉO : la soprano Rosa Feola ouvre le 19ème GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL (RTS journal du 28 déc 2024 / 19h30) :

<https://www.rts.ch/play/tv/19h30/video/la-soprano-italienne-ro-sa-feola-ouvre-le-new-year-music-festival-de-gstaad-dans-la-boheme?urn=urn:rts:video:15381269>

approfondir : présentation

LIRE aussi notre **présentation annonce du 19è GSTAAD NEW YEAR MUSIC FESTIVAL 2024-2025** :

<https://www.classiquenews.com/gstaad-suisse-gstaad-new-year-music-festival-gnymf-du-27-decembre-jusquau-11-janvier-2025-jonathan-tetelman-elina-garance-sonya-yoncheva-michele-lariviere-bohdan-luts-karen-kuronu/>



Iain Burnside / Rosa Feola

photo © Patricia Dietzi / Gstaad New Year Music Festival 2024-2025

**CRITIQUE, concert. MARSEILLE,
Opéra municipal, le 3
décembre 2024. Grand gala
lyrique pour les 100 ans de
l'Opéra de Marseille. P.
Ciofi, C. Boross, K.
Deshayes, E. Scala, M.
Barrard, J.J. Rodriguez, N.
Courjal / Choeur et Orchestre
de l'Opéra de Marseille /
Michele Spotti (direction)**

Cinq ans après l'incendie qui le ravagea, en 1919,
l'Opéra de Marseille renaissait de ses cendres
(tiens, dans le même délai que Notre-Dame hier...),
le 3 décembre 1924, avec *Sigurd* de Reyer à son
affiche (titre bientôt repris *in loco...*), et
surtout un bâtiment Art déco qui fait encore
aujourd'hui la fierté des mélomanes marseillais
(et pas seulement des mélomanes...). 100 ans après,
jour pour jour, Maurice Xiberras et ses équipes

ont convié les grands « gosiers » les plus fidèles à l'institution phocéenne, ceux que l'on a entendu tant de fois ces dernières saisons entre ses murs, à l'instar de Patrizia Ciofi, Marc Barrard, Nicolas Courjal, Karine Deshayes, Enea Scala, Juan Jésus Rodriguez, et de manière moins fréquente (mais néanmoins notable !), la soprano hongroise Csilla Boross. Bien évidemment, c'est le nouveau directeur de l'Orchestre de l'Opéra de Marseille, le sémillant et jeune chef italien Michele Spotti qui dirigeait les Forces vives de la maison marseillaise, avec l'enthousiasme et la probité qu'on lui connaît.

De manière tout aussi évidente, une telle soirée ne pouvait faire l'économie d'un discours, le micro passant tour à tour du maître des lieux, **Maurice Xiberras**, au Maire de la Ville, **Mr Benoît Payan**, pour finir dans les mains de **Michele Spotti**. Avec beaucoup d'à-propos et d'émotion sincère, tous ont dit leur attachement à cette maison, Mr Payan évoquant ses jeunes ans où il assistait aux spectacles depuis le *Paradis* (avec sa grand-mère), et des remerciements ont été également adressés à l'ancien directeur musical de la phalange marseillaise, **Lawrence Foster**, présent dans la salle. Conscient des enjeux de la soirée, le chœur et l'orchestre se sont surpassés comme jamais, donnant le meilleur d'eux-mêmes sous la baguette toujours aussi vive et enthousiaste, scrupuleuse et d'une absolue finesse, de Michele Spotti – comme on peut le constater dès la première page retenue, l'Ouverture de *La Force du destin* de Verdi, aux plans sonores superbement étagés, tout en explosant de couleurs !

La tension ne faiblira pas – et chaque morceau symphonique,

air ou chœur, seront suivis d'applaudissements frénétiques et de *hourras*. Et s'il y a bien une certitude, c'est que le public lyrico-phocéen est bien le plus démonstratif de l'Hexagone (dans un sens comme dans l'autre, mais ce soir uniquement dans celui de la joie et de l'enthousiasme exacerbés), l'on peut nous croire sur parole ! Et il y avait de quoi manifester bruyamment sa satisfaction, tant les "piliers" vocaux de l'Opéra de Marseille réunis ici se sont également montrés à la hauteur de leur tâche... Et c'est à **Csilla Boross** que revient l'honneur de débiter le marathon lyrique (plus de 3 heures de musique, avec un court entracte...), avec le célèbre air "*Ritorna vincitor*", extrait d'*Aïda* de Verdi. Grand soprano dramatique, elle n'en négocie pas moins les notes filées avec honneur et probité, et enthousiasme plus encore dans les envolées de Leonora dans *La Force du destin*, un peu plus tard, avec une voix homogène sur toute la tessiture, des extrêmes aigus parfaitement négociés et des graves percutants. L'autre soprano de la soirée est la chanteuse italienne **Patrizia Ciofi** qui, après un inattendu "*Caro nome*" (*Rigoletto*) auquel l'artiste fait pourtant un sort, bouleverse dans un "*Addio del passato* » (*La Traviata*) d'anthologie, plongeant notre voisin de fauteuil dans une série de sanglots qu'il mettra beaucoup de temps à faire tarir – tandis que certains spectateurs se mettent déjà debout pour saluer la performance et remercier « la » Ciofi !

La mezzo de la soirée n'est autre que **Karine Deshayes**, que nous avons entendue moult fois sur ces mêmes planches, et qui est à Marseille comme chez elle, à l'instar de son partenaire régulier (ici, comme sur de nombreuses autres scènes lyriques françaises et internationales), le ténor sicilien **Enea Scala**, enfant chéri du public marseillais. La première interprète d'abord le célébrisime "*Casta diva*" de Bellini, délivré de manière extatique et habité, puis l'air de Balkis dans la plus rare *Reine de Saba* de Gounod, dans lequel sa parfaite diction

et son tempérament de feu font merveille. Son “alter ego” italien ne fait lui aussi qu’une bouchée de ses deux airs, “*Quando le sere al placido*” (tiré de *Luisa Miller*) et “*Ah lève-toi soleil*” (dans *Roméo et Juliette* de Gounod), dans lesquels on savoure la même netteté et clarté de la langue de Molière, mais avec un éclat et une puissance toujours plus phénoménales (le premier air n’en demandait peut-être pas tant...), et son dernier aigu émis *tutta forza* – et sur un souffle qui paraît un temps comme infini – cloue littéralement sur leur fauteuil les spectateurs, avant de manifester bruyamment leur admiration pour leur héros !



Chez les hommes, il y a également le baryton nîmois **Marc Barrard**, invité régulier de la scène phocéenne depuis plus de 20 ans, et dont l’organe affiche toujours la même excellente santé vocale, avec un timbre inimitable et par ailleurs

flatteur, ce qu'il démontre dans les deux airs qui lui sont dévolus. Après avoir fait fi du chant *sillabato* dans l'air "*A un dottor della mia sorte*" (*Barbier de Séville*), il émeut jusqu'aux larmes dans l'air de Sancho tiré de *Don Quichotte* de Massenet. De son côté, le merveilleux baryton espagnol **Juan Jésus Rodriguez** parvient sans peine à mettre toute sa rage puis son humanité dans l'*aria* de *Rigoletto*, "*Cortigiani, vil razza*", avant d'offrir une véritable leçon de chant, soutenu par un *legato* de violoncelle et un timbre d'une rare beauté, dans l'air "*Il balen del suo sorriso*" (*Il Trovatore*). Enfin, autre chanteur "chouchou" de l'Opéra de Marseille, où Maurice Xiberras lui a fait toujours confiance en lui permettant de faire ses débuts dans tous les grands rôles liés à sa tessiture, la basse française **Nicolas Courjal** (Boris Godounov, Philippe II...) enthousiasme une énième fois, d'abord dans *Simon Boccanegra* ("*A te l'estremo addo*"), qu'il emplit d'une souveraine émotion et humanité, puis dans l'air de Phanuel (extrait de *Hérodiade* de Jules Massenet), dont il parvient à traduire idéalement la sagesse souveraine du devin chaldéen.



Mais l'autre grand triomphateur de la soirée, aux côtés de tous ces merveilleux solistes, est indubitablement le **Chœur de l'Opéra de Marseille**, excellemment préparé par son nouveau chef, **Florent Mayet**, et qui brille de mille feux dans des pages comme le toujours excitant chœur des gitans dans *Le Trouvère*, le grandiose "*Gloria all'Egitto*" dans *Aïda*, ou encore le débridé "*Vin ou bière, bière ou vin*" extrait de *Faust*. Mais il y avait aussi – on le dira jamais assez aussi – un **Orchestre de l'Opéra de Marseille** qui se transcende ce soir, porté au plus haut par l'amour du beau son du jeune chef milanais, avec en premier lieu des cuivres infaillibles et des cordes infiniment soyeuses. Tous ces merveilleux instrumentistes nous ont bercés d'une ivresse sonore qui n'a pas échappé au public phocéén (dont une grande partie debout), les joignant dans l'indescriptible triomphe qu'il a adressé à l'ensemble de l'équipe artistique juste après les derniers accords du sublime *finale* de *Guillaume Tell*, "*Tout change et*

grandit en ces lieux", l'une des plus belles pages de toute l'histoire de la musique occidentale.

Une soirée mémorable que l'on n'est pas près d'oublier !...

CRITIQUE, concert. MARSEILLE, Opéra municipal, le 3 décembre 2024. Gala lyrique pour les 100 ans de l'Opéra de Marseille.
P. Ciofi, C. Boross, K. Deshayes, E. Scala, M. Barrard, J. J. Rodriguez, N. Courjal / Choeur et Orchestre de l'Opéra de Marseille / Michele Spotti (direction). Toutes les photos (c) ACP-VDM